L'humanisme intégral comme doctrine censoriale. La revue *Lectures* des éditions Fides (1946-1951)

Nathalie Viens

Volume 23, numéro 2 (68), hiver 1998

La censure 1920-1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201366ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201366ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Viens, N. (1998). L'humanisme intégral comme doctrine censoriale. La revue *Lectures* des éditions Fides (1946-1951). *Voix et Images*, 23(2), 281–296.
<https://doi.org/10.7202/201366ar>

Résumé de l'article

Portant sur la politique éditoriale de la revue *Lectures*. Revue mensuelle de bibliographie critique, publiée de 1946 à 1966 par les éditions Fides, cet article vise à examiner les principales rubriques de la revue parues entre 1946 et 1951. On montrera à quel point « l'humanisme intégral » et « l'humanisme chrétien » constituent des mots clés de la doctrine censoriale de *Lectures*, permettant d'évaluer la valeur doctrinale ou morale des livres présentés. On verra ensuite que les arguments employés par l'équipe de rédaction pour justifier la nécessité d'un jugement sur les oeuvres s'apparentent en fait à une sorte de « vacuité intégrale », dont l'envers est l'exigence, au sein de la collectivité québécoise, d'un nouveau discours qui signale un changement de l'ordre des valeurs.

L'humanisme intégral comme doctrine censureuse. La revue *Lectures* des éditions Fides (1946-1951)

Nathalie Viens, Université de Sherbrooke

Portant sur la politique éditoriale de la revue Lectures. Revue mensuelle de bibliographie critique, publiée de 1946 à 1966 par les éditions Fides, cet article vise à examiner les principales rubriques de la revue parues entre 1946 et 1951. On montrera à quel point «l'humanisme intégral» et «l'humanisme chrétien» constituent des mots clés de la doctrine censureuse de Lectures, permettant d'évaluer la valeur doctrinale ou morale des livres présentés. On verra ensuite que les arguments employés par l'équipe de rédaction pour justifier la nécessité d'un jugement sur les œuvres s'apparentent en fait à une sorte de «vacuité intégrale», dont l'envers est l'exigence, au sein de la collectivité québécoise, d'un nouveau discours qui signale un changement de l'ordre des valeurs.

Les auteurs qui doivent tenir le premier rang dans notre admiration ne sont pas nécessairement les plus grands artistes, mais bien les plus grands humanistes, je veux dire ceux qui ont joint à la perfection de la forme l'élévation de la pensée et la justesse des sentiments¹.

Théophile Bertrand

C'est à la suite d'une enquête de la Jeunesse étudiante catholique (J.E.C.) sur les lectures, enquête révélant que les étudiants «lisent peu ou très mal²» que le père Paul-Aimé Martin lance le projet d'une revue qui serait à la fois une source de documentation et un guide pour la jeunesse intellectuelle, afin de l'orienter vers de saines lectures. La revue *Mes fiches*

-
1. Théophile Bertrand, «Propos d'éditeurs. Livres et Humanisme», *Le Devoir*, 15 avril 1944, p. 10.
 2. Julia Richer, *Fides, œuvre d'apostolat intellectuel. 1937-1962*, Montréal, Fides, 1962, p. 11.

voit ainsi le jour le 1^{er} mars 1937, avec la collaboration de la J.E.C. Le succès est immédiat : après un mois, le tirage s'élève à 10 000 exemplaires. Peu après la création de *Mes fiches*, le R. P. Martin sent la nécessité d'étendre l'apostolat de sa revue³. La fondation de la maison d'édition Fides (du latin qui signifie *foi, confiance*), la même année, concrétise ainsi son projet de créer un centre d'édition pouvant offrir à tous des lectures saines et à la portée de toutes les bourses.

Le service aux bibliothèques fait également partie intégrante de la « mission intellectuelle » de Fides. En 1937, après la naissance de *Mes fiches*, le R. P. Martin participe à la fondation de l'École des bibliothécaires, où par la suite il ne cesse d'être actif, comme secrétaire du conseil ou comme professeur. En 1943, il est derrière la création de l'Association canadienne des bibliothèques d'institutions. Dès cette époque, le Service des bibliothèques de Fides répond aux questions concernant à la fois la gestion et la mise sur pied de bibliothèques et la classification bibliographique des ouvrages.

Devant le nombre considérable des demandes qui lui sont adressées concernant la valeur morale des livres, Fides fait paraître dans *Mes fiches*, en 1943, la rubrique « Lectures et Bibliothèques ». Celle-ci a pour but de faire connaître la valeur intellectuelle et morale des nouveaux livres, de façon à opposer « un barrage efficace au mal des mauvaises lectures⁴ ». Cependant, ces quelques pages se révèlent rapidement insuffisantes tant sur le plan matériel que doctrinal. Le nombre de pages ne convient plus pour évaluer la quantité sans cesse croissante de romans circulant librement au pays, qu'ils aient été publiés ici ou à l'étranger; cette accessibilité grandissante à des œuvres romanesques diversifiées constitue ainsi un « danger » pour la « pureté des âmes » catholiques. Et, comme l'affirme le R. P. Martin dans son article « À nos lecteurs », paru dans le premier numéro de *Lectures*, en septembre 1946,

ce n'est pas tout d'indiquer ce qu'il importe de lire et ce qu'il ne faut pas lire; il est d'une importance souveraine de poser le problème des lectures dans toute son ampleur, de le situer dans son cadre réel qui est celui de l'humanisme intégral à atteindre; il faut aussi répandre les notions de base sur les rapports de l'art et de la morale, sur la législation de l'Église en matière de lectures, etc.⁵.

C'est donc dans ce but que Fides publie *Lectures, Revue mensuelle de bibliographie critique*. Celle-ci sera reconnue quelques années plus tard comme l'organe officiel du Service des lectures, « un organisme diocésain de renseignements, de propagande et de vigilance pour le maintien des idées saines au point de vue doctrinal et moral⁶ », créé par l'Action catho-

3. *Ibid.*, p. 13.

4. Paul-Aimé Martin, c.s.c., « À nos lecteurs », *Lectures*, tome I, n^o 1, septembre 1946, p. 3.

5. *Ibid.*

6. Théophile Bertrand, « À travers les diocèses », *Lectures*, tome VI, n^o 4, décembre 1949, p. 222.

lique de Montréal en 1949, sans doute parce que les postes de président et d'aumônier du Service sont remplis par deux des membres les plus actifs au sein de *Lectures*: le R. P. Martin et Théophile Bertrand.

Ainsi, fidèle à sa charte qui vise à promouvoir «chez les individus l'humanisme intégral et au sein de la nation l'ordre social chrétien, par le moyen des publications et documents et par une organisation chrétienne des lectures⁷», la maison d'édition désire diffuser, avec sa revue, «les principes d'une saine conception de la critique littéraire et artistique — d'une conception respectueuse de toute la hiérarchie des valeurs de l'humanisme catholique⁸». *Lectures* vise donc un but bien défini: «donner [par la littérature] à tous ceux qui sont conscients des dangers exceptionnels de l'heure un moyen pratique de se guider et de guider les autres dans le tourbillon des publications actuelles⁹». Ce guide repose sur la doctrine élaborée par Jacques Maritain en 1936, l'humanisme intégral, doctrine qui anime la revue, la façonne, et qui dictera la ligne de conduite et les principes moraux de cette gigantesque entreprise de diffusion littéraire.

Lectures sera publiée pendant vingt ans. Théophile Bertrand, le premier rédacteur en chef, fut l'apôtre le plus vif, le plus vigoureux, le plus actif dans cette propagande contre les mauvais imprimés, de 1946 à 1951. Sous sa supervision, la revue est vivante et énergique, Bertrand menant plusieurs combats de front, comme en témoigne sa participation active aux diverses rubriques. Par la suite, Jean-Paul Pinsonneault prend la relève jusqu'en 1954, alors que la revue cesse de paraître comme publication autonome pour devenir un supplément littéraire au journal *Notre temps*. En poste depuis deux ans, Rita Leclerc donne au périodique un nouveau souffle, en septembre 1956, de sorte que *Lectures* reparait sous une formule renouvelée. C'est Roland-M. Charland, nommé en 1965, qui verra la revue s'éteindre en juin 1966, l'année même de l'abrogation de l'*Index*.

Dans un premier temps, l'examen des rubriques capitales de *Lectures* illustrera à quel point l'«humanisme intégral» et l'«humanisme chrétien» constituent les mots clés de la doctrine censoriale de la revue, selon laquelle est évaluée la valeur doctrinale ou morale des livres présentés dans les sept premiers tomes, soit de 1946 à 1951¹⁰. Nous verrons ensuite que les arguments employés par l'équipe de rédaction pour justifier la nécessité d'un jugement sur les œuvres, reposant sur des principes creux,

7. Paul-Aimé Martin, c.s.c, *Éditions et Lectures*, Montréal, Fides, 1944, p. 62.

8. *Id.*, «À nos lecteurs», *loc. cit.*, p. 4.

9. *Ibid.*

10. Les tomes un, deux et quatre contiennent six numéros chacun, bien que les numéros cinq et six du deuxième tome constituent un seul numéro. Le tome troisième ne contient que cinq publications. Dès le tome cinq, la maison décide de ne faire qu'un tome par année, comprenant dix parutions s'échelonnant de septembre à juin, comme l'année scolaire.

s'apparentent davantage à une sorte de «vacuité intégrale», dont l'envers est l'exigence, au sein de la collectivité québécoise, d'un nouveau discours signalant un changement de l'ordre des valeurs.

1. L'idéologie

À ses débuts, *Lectures* comporte 64 pages divisées en trois rubriques : «Idéal et principes», où sont énoncés les principaux éléments de la doctrine de l'humanisme intégral; «Études critiques» qui, comme son nom l'indique, regroupe les études plus nourries que les simples «Notices bibliographiques» présentant de brefs résumés d'ouvrages avec leur cote morale. S'ajoutent, en avril 1947, la rubrique fourre-tout «Faits et commentaires¹¹» et «Documents», où sont publiés des textes officiels ou «particulièrement remarquables», parus ailleurs et traitant de sujets connexes à la propagande des saines lectures entreprise par la revue. *Lectures* trouve son aspect final en novembre 1947, avec l'apparition de la rubrique «Bibliotheca», nouvelle tribune de l'Association canadienne des bibliothèques catholiques, qui remplace *La Revue des bibliothèques* éditée depuis 1945 par cette association.

«Idéal et principes» et «Études critiques» retiendront ici davantage l'attention, car la première rubrique expose principalement la théorie de l'humanisme intégral: cette doctrine sera rigoureusement appliquée dans la deuxième rubrique pour l'évaluation et la codification des ouvrages étudiés.

1.1. «Idéal et principes»

Comme son nom l'indique, cette chronique contient le discours théorique sur l'apostolat intellectuel de la revue. Elle constitue également une rubrique de «réflexion intellectuelle» en général, puisqu'elle présente des réflexions sur des sujets aussi variés que l'économie — l'économie d'abondance et le libéralisme économique y sont décriés —, l'art, l'histoire, les jeunes et la lecture, les bibliothèques et la presse catholique. De façon générale, les articles d'«Idéal et principes» définissent la forme de critique littéraire préconisée dans *Lectures* et traitent des règles qui la régissent, en les illustrant par l'analyse de certaines œuvres insignes¹².

11. D'abord intitulée «Faits et enquêtes» en mars 1947; elle occupera de moins en moins d'espace à la suite de la réduction du nombre de pages de la revue en septembre 1950, mais, surtout, après le départ de Théophile Bertrand.

12. Surtout depuis janvier 1948 jusqu'en juin 1949, puisque les textes présentés dans cette rubrique constituent alors l'essentiel des causeries radiophoniques données par les membres de l'équipe de *La revue des lectures* sur les ondes de Radio-Collège. Cette émission visait à cultiver le sens critique de l'auditeur afin qu'il fasse un choix éclairé concernant ses lectures, ce qui rejoignait certainement les objectifs de la revue. Durant la diffusion de l'émission, d'octobre 1947 à juin 1949, le contenu idéologique de la rubrique cède peu à peu la place aux études critiques.

Selon le comité de rédaction — dont le pilier est Théophile Bertrand, le rédacteur en chef, qui signe 38 articles sur les 62¹³ de la période, soit 61 % des articles —, ces règles devraient faire loi pour tout critique soucieux de défendre l'humanisme intégral dans les lettres. Mais comment se définit cette doctrine que les collaborateurs préconisent avec tant de vigueur ?

Succinctement, disons que l'humanisme intégral est théocentrique. Il s'oppose donc à l'humanisme classique anthropocentrique, qui fait de l'homme le centre du monde, et du bien de l'humanité la fin de toutes choses. Alors que l'humanisme classique est axé sur la raison, l'humanisme intégral est centré sur Dieu. Cependant, l'humanisme est « intégral » : tout en plaçant la spiritualité au cœur de la vie humaine, il n'en néglige pas les aspects matériels. Le R. P. Martin prône cette doctrine « en laquelle se rencontrent et s'intègrent le temps et l'éternité, l'humain et le divin, la science et la foi [...] et qui] rend réellement libre, donc vraiment homme¹⁴ ». Dans son énoncé de principe dans *Lectures*, il écrit en outre :

Défenseurs de l'humanisme intégral, c'est-à-dire d'une doctrine de l'homme qui loin de mépriser les richesses de la nature les surélève et les assume dans les splendeurs de la révélation et de la grâce, nous prétendons nous garder des étroitesse de conceptions littéraires valésiennes. Universel, l'humanisme intégral, l'humanisme de l'Incarnation l'est non seulement sur le plan horizontal, en raison de son extension, mais encore dans son amplitude verticale, par sa compréhension : il embrasse, dans son réalisme, tous les paliers, toutes les manifestations de l'être, tous les ordres du savoir et de la vie¹⁵.

Pour l'équipe de cette publication critique, l'esthétique ne peut supplanter la morale : le « culte dilettante du beau, de la forme pour la forme, dans l'oubli ou le mépris des exigences de la morale, n'est pas légitime et doit être condamné¹⁶ ». Ainsi, la « bonne » critique littéraire consiste à juger les ouvrages selon le souci primordial de la fin même de l'œuvre (*finis operis*), mais sans négliger la fin de l'artiste comme homme et comme chrétien (*finis operantis*). Une œuvre peut donc sembler impeccable sur le plan de la forme tout en étant immorale. Cependant, bien qu'ils mettent l'accent sur l'appréciation morale de l'œuvre, les chroniqueurs n'en

13. Il faut noter que seules les études comprises entre 1946 et 1950 inclusivement ont été considérées dans les statistiques présentées dans cet article, en prévision d'une étude ultérieure qui pourrait couvrir la décennie suivante et qui ne pourrait être comparée à celle-ci si l'année du tome VII était incluse dans les calculs. En fait, 68 articles peuvent être recensés au cours de la période 1946-1950, mais 4 d'entre eux ne sont pas signés, et 2 proviennent de la Rédaction et du Service de bibliographie et de documentation. Quant à Paul-Aimé Martin, il en signe 8. La plupart des autres signataires ne publieront qu'un article dans cette rubrique.

14. Paul-Aimé Martin, c.s.c., *Éditions et Lectures*, *op. cit.*, p. 11.

15. *Id.*, « L'esprit de nos critiques et nos cotes morales », *Lectures*, tome I, n° 1, septembre 1946, p. 8.

16. *Ibid.*, p. 9.

négligent pas moins son appréciation littéraire, sa valeur artistique qui, à leurs yeux, constitue quand même l'objet premier de la critique d'art. De sorte qu'un livre dont le sujet est parfaitement acceptable sur le plan moral se verrait décrié si sa forme ne satisfaisait pas aux rudiments de l'esthétique littéraire. «L'humanisme intégral comme doctrine censoriale»: voilà comment l'équipe de *Lectures* envisage la doctrine de Jacques Maritain.

Cette tribune administre également les condamnations «indispensables» qui s'opposent parfois à la faveur du public en général ou de l'élite intellectuelle. Par exemple, *Arc de triomphe*¹⁷, le roman existentialiste d'Erich Maria Remarque, y est proscrit, même s'il a été «accueilli avec complaisance par la critique¹⁸»; Bertrand le qualifie d'œuvre perverse¹⁹, par son matérialisme et son «bouillonnement de vie putride²⁰». Les œuvres de Henry de Montherlant sont maintes fois condamnées en raison de la conception de la vie délibérément païenne de leur auteur: «[...] il ne s'agit pas là d'un jugement qui en appelle à la seule moralité, mais qui s'en prend surtout aux caractéristiques d'une pensée viciée dans ses principes et dans ses lignes de force²¹». Le catholique François Mauriac, pour sa part, «a travaillé davantage à rendre le péché vivant pour les chrétiens que le christianisme vivant pour les pécheurs²²». De même, le *Dictionnaire encyclopédique Quillet*, pourtant favorablement accueilli dans *Le Devoir*, subit les foudres du rédacteur en chef en raison de ses tendances trop encyclopédiques. D'ailleurs, le quotidien devient à son tour la cible des remontrances de Bertrand, quant au «laisser-aller» de sa page littéraire et au contenu de ses annonces littéraires²³.

Si la rubrique permet de condamner «officiellement» des mauvais livres, elle accueille également des articles encensant des ouvrages dignes de mention, tels *Le livre au service du Christ*²⁴ du R. P. Alphonse de Parvillez et *La morale amie de l'art*²⁵ du R. P. Eugène Lefebvre, louable pour le «réalisme intégral» de sa thèse :

17. Erich Maria Remarque, *Arc de triomphe*, New York, Méditerranéennes, 1948 [1947].

18. Théophile Bertrand, «En marge d'un roman. Réflexions critiques», *Lectures*, tome II, n° 4, juin 1947, p. 195. À titre indicatif, remarquons que le roman a été coté comme appelant «des réserves plus ou moins graves» par l'abbé Sagehomme, dans son répertoire de 1950. Voir G. Sagehomme, s.j., *Répertoire alphabétique de 15 500 auteurs*, Tournai/Paris, Casterman, 1950.

19. *Ibid.*, p. 197.

20. *Ibid.*, p. 194.

21. Théophile Bertrand, «Le «catholicisme» d'Henry de Montherlant», *Lectures*, tome V, n° 1, septembre 1948, p. 3.

22. Jacques Tremblay, cité dans Théophile Bertrand, «Le sujet dans le roman», *Lectures*, tome III, n° 4, décembre 1947, p. 194.

23. Voir à ce sujet les numéros 6 et 10 du tome V et le numéro 1 du tome VII, quoique ce dernier article se trouve sous la rubrique «Études critiques».

24. Alphonse de Parvillez, *Le livre au service du Christ*, Paris, Seghers, 1940.

25. Eugène Lefebvre, *La morale amie de l'art*, Sainte-Anne-de-Beaupré, Librairie alphon-sienne, 1947.

Ce réalisme, c'est la vision de tout le réel, de l'univers complet où évolue l'homme, un composé de corps et d'âme, de sensibilité et d'intellectualité [...]. Le Père Lefebvre, qu'il parle morale ou littérature, se réfère sans cesse à cette vision intégrale de la réalité²⁶.

L'équipe de *Lectures* fait constamment référence à ces deux ouvrages dans ses critiques: ils répondent évidemment à ses exigences d'humanisme intégral; de plus, ils ne connaissent généralement pas, dans les milieux intellectuels et catholiques, la diffusion soi-disant méritée. Ainsi, plus de gens devraient reconnaître la force du livre et appliquer dans leur choix de lectures les principes défendus dans ces essais exemplaires, car «la puissance de l'imprimé, surnoise et inconnue, est semblable à celle des microbes dont, autrefois, on constatait les ravages sans en découvrir les causes²⁷». De même sont encensés, entre autres, l'essai social et économique *Par-delà notre nuit*²⁸ de Daniel-Rops — dont la pensée est nourrie «aux sources les plus pures de l'humanisme catholique et à laquelle rien d'humain n'est étranger²⁹» —, *Lecteurs et libraires*³⁰, deux tracts du R. P. Paul Gay dans lesquels il met les lecteurs en garde contre «le libéralisme littéraire et les menaces d'écrivains infidèles à la noblesse de leur art³¹», *Reconnaisances*³², le troisième tome de critique littéraire de Jacques Madaule, ou encore les romans *Le Survenant* et *Marie-Didace*³³ de Germaine Guèvremont, dont le style est «tissé de sensibilité, de charité fraternelle et d'un amour de la terre³⁴», ainsi que la pièce *Tit-Coq*³⁵ de Gratien Gélinas, dont le succès est dû à une «fidélité intégrale³⁶» à la vie. Comme on le constate, le mot clé de la doctrine appliquée par l'équipe de *Lectures* dans l'évaluation des œuvres littéraires est «l'intégralité», appliqué particulièrement à l'humanisme chrétien. Il en va de même pour la rubrique «Études critiques».

26. Théophile Bertrand, «*La morale amie de l'art*, du R. P. Eugène Lefebvre, c.s.s.r.», *Lectures*, tome IV, n° 4, mai 1948, p. 195-196.

27. Paul-Aimé Martin, c.s.c., «*Le livre au service du Christ*», *Lectures*, tome III, n° 5, janvier 1948, p. 258.

28. Daniel-Rops, *Par-delà notre nuit*, nouvelle édition augmentée, [Paris], Robert Laffont, 1947.

29. Théophile Bertrand, «*Par delà notre nuit*», *Lectures*, tome IV, n° 3, avril 48, p. 130.

30. Paul Gay, c.s.sp., *Lecteurs et libraires*, Montréal, L'œuvre des tracts, avril et mai 1948 (tracts n°s 346 et 347).

31. Théophile Bertrand, «*Lecteurs et libraires* du R. P. Paul Gay, c.s.sp.», *Lectures*, tome V, n° 2, octobre 1948, p. 5.

32. Jacques Madaule, *Reconnaisances*, tome III, [Paris], Desclée de Brouwer, 1946.

33. Germaine Guèvremont, *Le Survenant*, Montréal, Beauchemin, 1945; *Marie-Didace*, Montréal, Beauchemin, 1947.

34. Jean-Marie Gaboury, c.s.c., «Triomphe féminin, deux romans de Germaine Guèvremont», *Lectures*, tome IV, n° 2, mars 1948, p. 68.

35. Gratien Gélinas, *Tit-Coq*. La pièce a été publiée à Montréal, chez Beauchemin, en 1949.

36. Théophile Bertrand, «*Ti-Coq et Séraphin*», *Lectures*, tome V, n° 7, mars 1949, p. 387.

1.2 « Études critiques »

Pour *Lectures*, les études critiques ne sont pas, à proprement parler, des études « littéraires », mais des études « morales ». En effet, comme l'affirme Théophile Bertrand, « la « critique morale » assure simplement à la « critique littéraire » l'intégrité qu'elle exige sous peine de trahir la cause même de la littérature³⁷ ».

De tous les textes parus dans cette rubrique, deux études se distinguent de l'ensemble des critiques de la période : l'une sur l'agencement des scènes dans *Le misanthrope* de Molière³⁸, et une autre sur le réalisme du *Père Goriot* de Balzac³⁹, un ouvrage pourtant à l'*Index*. Une note de la rédaction justifie la publication de cette analyse :

Le Père Goriot de Balzac est un ouvrage à l'*Index*. En raison de l'importance de l'œuvre du grand romancier dans la littérature française et même universelle, nous croyons convenable de publier ce travail solide sur le réalisme, sur la grandeur de Balzac. Ceux que leurs études obligent à une connaissance plus approfondie de l'auteur de *La comédie humaine* y trouveront un vif intérêt ; les autres, respectueux des lois de l'Église, qui ne peuvent donc pas tout lire Balzac, apprécieront l'avantage de le connaître mieux par une telle analyse. Il reste qu'on n'a ici qu'une étude au point de vue de la facture, au point de vue littéraire, étude à compléter, du point de vue moral par d'autres du genre de celle déjà parue dans *Lectures* [sur *Eugénie Grandet* et *César Bilotteau*] (sept. 1946, t. I, p. 30)⁴⁰.

La présence de cette analyse, qui surprend d'emblée, s'explique par cet avant-propos qui correspond parfaitement à la doctrine de l'humanisme intégral prôné dans la revue. En effet, bien que *Le père Goriot* soit à l'*Index*, il peut être profitable à quiconque d'en savoir davantage sur ce roman, sans l'avoir lu. De cette façon, la possibilité d'accéder à une plus grande culture, à une « culture intégrale », quoique limitée, n'est pas totalement exclue pour le catholique soucieux de nourrir sainement son esprit.

Dès lors, quoi de mieux que des cotes pour évaluer la qualité de cette nourriture intellectuelle et jauger le point de vue moral des œuvres ? C'est ainsi qu'à l'instar des abbés Bethléem et Sagehomme⁴¹, *Lectures* fournit, après l'indication bibliographique des ouvrages, une cote déterminée selon des critères de moralité (des « critères de l'intégrité d'une œuvre littéraire »,

37. Théophile Bertrand, « Littérature et humanisme », *Lectures*, tome II, n° 2, octobre 1946, p. 78.

38. F.-M. Charbonneau, ptre, « L'agencement des scènes dans *Le misanthrope* », *Lectures*, tome II, n° 3, mai 1947, p. 136-142. À propos de Molière, *Le misanthrope*, Paris, Gallimard, 1996.

39. Paul Sénécal, c.s.c., « Le réalisme de Balzac d'après *Le père Goriot* », *Lectures*, tome III, n° 4, décembre 1947, p. 199. À propos d'Honoré de Balzac, *Le père Goriot*, Paris, Gallimard, 1993.

40. Paul Sénécal, c.s.c., « Le réalisme de Balzac d'après *Le père Goriot* », *loc. cit.*

41. Ceux-ci ont publié des répertoires dans lesquels sont classés plusieurs dizaines de milliers d'ouvrages selon leur valeur morale. Ces répertoires ont connu un immense succès, comme en témoignent leurs nombreuses rééditions. Voir la note 18.

nuance Théophile Bertrand⁴²), dérivés de la doctrine de l'humanisme intégral. Mais ce mode d'évaluation ne semble pas faire l'unanimité. Le R. P. Martin insiste sur le fait que «l'appréciation des ouvrages n'est pas d'abord "moralisante" dans un sens desséchant, dans un sens puritain. Elle se préoccupe de l'aspect moral en raison même de son réalisme intégral, de son souci de l'universel et même par souci du beau⁴³». Il est normal que l'esthétique ne supplante pas la morale, puisque l'écrivain et le lecteur, avant d'être en contact avec l'art et la littérature, sont d'abord des hommes. L'apologie des cotes morales sert donc de prétexte pour souligner l'importance de la mission apostolique entreprise par Fides et, plus largement, de la lutte au mauvais livre. L'indifférence ou la hargne que semblent éprouver les intellectuels à cet égard sont dès lors vilipendées.

En effet, certaines frictions sont perceptibles entre les intellectuels et autres tenants de la liberté, et les humanistes intégraux convaincus de la nécessité des cotes morales pour guider les lectures. À une Adrienne Choquette qui a offert, lors d'une causerie, «un réquisitoire d'une ironie soutenue contre l'étroitesse d'esprit de la majorité des lecteurs et des critiques du Québec⁴⁴», et à tous ceux qui, tels le docteur Adrien Plouffe et les journalistes de la revue *Liaison*, prétendent que les «bethléemmes» et les «sagehommeries» «étouffent chez nous l'enseignement des belles-lettres» et sont «la négation même de la culture⁴⁵», Théophile Bertrand rétorque que ceux-ci, de même qu'une bonne partie des intellectuels,

imagine[nt] trop souvent la morale comme une codification de défenses, alors qu'elle est d'abord un ensemble de règles pour nous guider dans la poursuite du bien. Oui, la morale est avant tout positive : ses défenses mêmes ont pour but de nous garder des illusions, des aventures et des erreurs. Qui, sous prétexte de liberté, se plaindrait des garde-fous des ponts, des rampes d'escalier, des tracés de routes, des prescriptions de l'hygiène? Ce qui nous paraît évident dans l'ordre psychique et matériel, ne nous semble si gênant dans l'ordre spirituel et intellectuel qu'en raison de la faiblesse naturelle de notre esprit qui, de plus, demeure blessé des suites du péché⁴⁶.

Car il ne faut pas négliger l'«influence profonde de la lecture sur l'esprit et le cœur, qui travaille mystérieusement dans les arcanes de l'inconscient, et qui fait en sorte qu'on ne peut redevenir la personne qu'on était avant d'avoir lu un livre⁴⁷».

42. Théophile Bertrand, «Critères de la moralité d'une œuvre littéraire», *Lectures*, tome VI, n° 8, avril 1950, p. 449.

43. Paul-Aimé Martin, c.s.c., «L'esprit de nos critiques et nos cotes morales», *Lectures*, tome I, n° 1, septembre 1946, p. 7.

44. Théophile Bertrand, «Turlupinage à "Votre auteur préféré"», *Lectures*, tome V, n° 8, avril 1949, p. 449.

45. *Id.*, «Gasconnade ou prudhommerie?», *Lectures*, vol. V, n° 5, janvier 1949, p. 257.

46. *Id.*, «Critères de la moralité d'une œuvre littéraire», *Lectures*, tome VI, n° 8, avril 1950, p. 451.

47. Dom Raoul Hamel, o.s.b., «La lecture», *Lectures*, tome II, n° 3, novembre 1946, p. 134.

Chaque œuvre marque donc l'humain de façon indélébile, et c'est pourquoi Théophile Bertrand suggère aux sceptiques d'adopter la formule suivante, moins «répressive» :

Au lieu de se demander : «Ce livre est-il une occasion de péché?» l'on se demande : «À quel degré peut-il servir à l'atteinte de l'idéal culturel, humain et chrétien que l'on doit poursuivre?» On ne juge pas uniquement par rapport au mal possible, mais par rapport surtout à la perfection que l'on peut ou que l'on pourrait atteindre⁴⁸.

Ainsi, les cotes censoriales ne sont plus négatives, répressives, mais elles aident à atteindre l'idéal de l'humanisme intégral au moyen d'un choix éclairé des lectures. La doctrine censoriale utilisée pour déterminer les cotes morales devient alors un idéal à atteindre, de sorte que l'humanisme intégral est à la fois «la carotte et la bâton».

Bien qu'il soit plus facile pour les chroniqueurs de porter un jugement moral nuancé sur une œuvre que de lui appliquer une cote précise, ces cotes demeurent essentielles à l'apostolat intellectuel de *Lectures*, même si elles «relèvent d'une prudence générale qui ne peut suppléer une direction intellectuelle immédiate, éclairée et suivie⁴⁹». Elles ne constituent donc pas des gabarits ayant pour but de réduire la vie intellectuelle à des standards fixes, même si elles peuvent être résumées succinctement, comme l'illustre le tableau 1 :

Tableau 1. Définition des cotes morales⁵⁰

Sont POUR TOUS : (aucun symbole)	«[...] les livres tout à fait irréprochables.»
Sont POUR ADULTES : (symbole : B)	«[...] les livres irréprochables ou à peu près irréprochables, sauf pour les adolescents.»
APPELLENT DES RÉSERVES : (symbole : B?)	«[...] les livres qui sont ordinairement une occasion prochaine de péché pour les gens non formés. Ils ne sont pas, pratiquement, une occasion pour les autres.»
Sont DANGEREUX : (symbole : D)	«[...] les livres qui mettent la majorité des lecteurs, même adultes et formés, dans une occasion au moins éloignée de péché grave.»

48. Théophile Bertrand, «Critères de la moralité d'une œuvre littéraire», *loc. cit.*, p. 458.

49. *Ibid.*, p. 450.

50. *Ibid.*, p. 457. Dès décembre 1952, les cotes attribuées ultérieurement par *Lectures* sont plus nombreuses : outre celles présentées dans le tableau I, on retrouve : TB-S (ouvrage

Sont MAUVAIS : (symbole : M)	«[...] les livres qui mettent la majorité des lecteurs dans une occasion prochaine de péché grave.» Les livres à l' <i>Index</i> appartiennent à cette catégorie.
---------------------------------	---

2. L'analyse

Les cotes morales mettent en jeu des notions complexes qui peuvent affecter les lecteurs de façon très différente, selon leur formation intellectuelle. L'équipe de *Lectures* en est consciente, et c'est pourquoi la mise en garde suivante est énoncée :

Chacun verra d'ailleurs rapidement l'attitude qui s'impose s'il est en face d'un livre coté *mauvais* ou *pour tous*. Il sera évidemment plus difficile de prendre une décision quand il s'agit d'ouvrages de valeur intermédiaire. Dans ces cas chacun doit s'étudier ou bien consulter un directeur qui le connaisse, afin de savoir s'il est ou non dans la catégorie à laquelle est réservé tel ouvrage, ou s'il a les raisons graves voulues pour lire telle œuvre malgré les dangers qu'elle comporte⁵¹.

Le tableau suivant indique la proportion des œuvres étudiées dans la rubrique « Études critiques » pour chacune des cotes.

Tableau 2. Statistiques selon les cotes morales⁵²

Cote morale	Pourcentage
Pour tous	58,3%
Pour adultes	8,3%
Réserves	13,2%
Dangereux	6,3%
Mauvais	12,5%
Index	1,4%

Ces statistiques démontrent bien que *Lectures* vise d'abord à diffuser les bonnes lectures et non à condamner des œuvres qui dérogent à l'idéal catholique. La revue préconise d'abord des mesures incitatives plutôt que

pour tous mais spécialisé), TB-A (livre pour tous, de nature à intéresser certains adolescents), A (livre pour adolescents de 15 à 18 ans), J (ouvrage pour jeunes de 10 à 14 ans), E (livre pour enfants de 6 à 9 ans). *Lectures*, tome IX, n° 4, décembre 1952, p. 191.

51. Paul-Aimé Martin, c.s.c., «L'esprit de nos critiques et nos cotes morales», *loc. cit.*, p. 11.

52. Par ailleurs, lors d'un bilan qu'il présente en septembre 1950, le R. P. Martin révèle que 708 ouvrages ont été examinés au cours de l'année 1949-1950 (incluant ceux qui sont recensés dans les notices bibliographiques) : 86,4% pour tous ; 5,2% pour adultes ; 4,5% appelaient des réserves ; 1,6% étaient jugés dangereux et 2,3% mauvais, ce qui démontre l'orientation indéniablement prescriptive de la démarche critique de la revue.

des mesures répressives, appuyant ainsi l'idéologie censurelle élaborée par le clergé québécois de l'époque⁵³.

Un examen du contenu des études critiques permet de constater que, paradoxalement, ce sont André Gide et Henry de Montherlant, deux auteurs exécrés par *Lectures*, qui, avec le vénéré Daniel-Rops, font l'objet de plusieurs chroniques durant ces années, soit quatre chacun. Les livres d'auteurs étrangers sont davantage scrutés que la production locale, sans doute parce que les mécanismes de contrôle s'exerçaient encore assez efficacement au Québec. Sur 144 œuvres critiquées, seulement 31% proviennent d'écrivains québécois. Ringuet, Léo-Paul Desrosiers et Jean-Jules Richard sont les favoris, avec quelques œuvres étudiées, alors que Robert Charbonneau, Jacques Hébert, François Hertel, Roger Lemelin, Clément Lockquell, Félix-Antoine Savard, Yves Thériault, Françoise Gaudet-Smet, Anne Hébert, Rina Lasnier, Françoise Loranger et Simone Routier figurent parmi les autres Québécois dont l'une des publications est abordée. En dépit de ce que pourrait laisser croire cette nomenclature, peu d'écrivains retiennent l'attention des critiques : 132 œuvres sur 144 sont signées par des hommes, soit 92% du contenu total des études.

Bien que *Lectures* subsiste grâce à la contribution des milieux catholiques québécois, seulement 15% des œuvres scrutées sont signées par des religieux. En outre, 56% des ouvrages ont été publiés à Montréal (soit 80 sur 144) et 30% à Paris. Parmi les éditeurs montréalais, il n'est pas étonnant de constater la prédominance de Fides, comme l'illustre le tableau 3 :

Tableau 3. Principaux éditeurs des ouvrages critiqués ayant été publiés à Montréal

Maison d'édition	Pourcentage
Fides	33,8%
Variétés	26,3%
L'Arbre	7,5%
Beauchemin	6,3%
B. D. Simpson	5,0%

Connaissant la méfiance du clergé envers le roman, ce « poison » pouvant gangrener peu à peu même les plus innocentes consciences, il n'est pas surprenant de constater qu'il fait l'objet d'un examen « intégral » plus fréquent que les autres genres littéraires, comme l'illustre le tableau 4 :

53. Voir Pierre Hébert, en collaboration avec Patrick Nicol, *Censure et littérature au Québec. Le livre crucifié. 1625-1919*, Montréal, Fides, 1997, 290 [4] p.

Tableau 4. Statistiques selon le genre des œuvres étudiées

Genre	Pourcentage
Roman	34,7%
Religion	13,2%
Sciences sociales	11,1%
Histoire	4,9%
Biographie	4,9%
Philosophie	4,2%
Poésie	4,2%
Histoire littéraire	3,5%
Récits	3,5%
Essais littéraires	3,5%

Il s'agit donc de prévenir l'effritement des valeurs chrétiennes en promouvant des ouvrages d'une valeur morale et doctrinale irréprochable. Pour l'équipe de *Lectures*, Théophile Bertrand en tête, «la lecture est un choix, car *lire* vient du latin *legere*, mot qui signifie d'abord et avant tout *recueillir*, *choisir*. Et il ne s'agit pas de n'importe quel choix, mais d'un choix qui assure l'épanouissement équilibré, "intégral" de toute la personnalité, qui réponde à nos aspirations profondes vers le vrai, le bien et le beau⁵⁴».

Le tableau 5 donne les auteurs ayant publié plus de cinq études critiques :

Tableau 5. Pourcentage d'articles signés par les principaux critiques⁵⁵

Critique	Pourcentage
Théophile Bertrand	15,0%
Paul Gay, c.s.c.	11,3%
Jean-Marie Gaboury, c.s.c.	7,5%
Rodolphe Laplante	7,5%

54. Théophile Bertrand, «Littérature contemporaine», *Lectures*, tome VII, n° 7, mars 51, p. 339-340.

55. Il y a 133 études critiques pour les années 1946 à 1950, qui attribuent des cotes morales à 144 œuvres.

Jean-Paul Beausoleil	6,8%
Jacques Tremblay, s.j.	6,8%
Guy Boulizon	5,3%
Reine Malouin	3,8%

L'influence de Théophile Bertrand durant les années où il occupe le poste de rédacteur en chef est donc indéniable. Non seulement rédige-t-il plus de la moitié des articles élaborant l'idéologie sur laquelle se fonde la revue, mais il est également le critique le plus prolifique. Le tableau révèle en outre la présence importante des laïcs dans l'équipe: ils signent, au total, 56,4% des articles, soit 75 sur 133. Cela n'étonne guère si l'on se rappelle que depuis sa création, *Lectures* côtoie étroitement les mouvements d'action catholique⁵⁶ dans lesquels militent de nombreux laïcs, et non pas seulement le clergé québécois.

3. La vacuité intégrale

Il semble que seuls les bibliothécaires, les directeurs de conscience et autres militants catholiques aient répondu à l'invitation de *Lectures* à la vigilance morale et lui aient accordé quelque attention. Et encore. Le R. P. Martin, dans le bilan qu'il dresse à l'aube de la cinquième année de *Lectures*, rappelle que la revue «est une œuvre d'une nécessité évidente, et même d'une urgence flagrante, qu'il importe de soutenir⁵⁷». Il déplore l'apathie du milieu catholique et aspire à un «réveil moral» collectif, dont le milieu catholique serait l'épicentre :

Ah! Si au moins tous les responsables d'éducation et de culture à quelque degré que ce soit, si notre élite catholique comprenait cette nécessité et cette urgence! Hélas, nous sommes encore loin de comprendre les exigences et l'importance de l'apostolat intellectuel par l'orientation des lectures, et une inconscience stupéfiante semble présumer qu'une revue comme *Lectures* peut vivre de son seul idéal⁵⁸.

En effet, la revue ne fait pas ses frais: la rédaction se voit obligée d'en réduire le nombre de pages, diminuant le corps du caractère dans certaines sections, afin que les lecteurs trouvent «à peu près autant de matière dans [les] 48 pages que dans les 64 pages des années passées⁵⁹».

56. Outre la reconnaissance de la revue comme organe officiel du Service des lectures de l'Action catholique du diocèse, on peut entre autres noter deux séries de cours donnés à l'Institut Pie XI par Théophile Bertrand, de 1949 à 1951.

57. Paul-Aimé Martin, c.s.c., «Au seuil d'une nouvelle année. Bilan et réflexions», *Lectures*, tome VII, n° 1, septembre 1950, p. 6.

58. *Ibid.*

59. *Ibid.*

Pourquoi cet accueil discret chez ceux-là mêmes qui, de par leurs croyances religieuses, auraient dû s'empressez d'adhérer à la mission de *Lectures*? Car, bien qu'à cette époque, certains écrivains et intellectuels québécois commencent à démontrer une volonté de changement et de révolte — que l'on pense à l'émergence de l'automatisme et à la parution du *Refus global* ou encore à la publication des premiers romans psychologiques, axés non plus sur la collectivité mais sur l'individu —, l'emprise du clergé catholique sur le peuple québécois est encore très forte, même si elle rencontre déjà certaines résistances. Il faut aller chercher ailleurs pour tenter d'expliquer cette indifférence à laquelle se heurte l'équipe de *Lectures*. L'examen des arguments utilisés pour convaincre le lecteur de la pertinence des visées de l'humanisme intégral permet de constater la précarité de leurs prémisses.

En fait, ce que l'équipe de *Lectures* impose au lecteur comme des truismes semble reposer sur un vide argumentatif. Théophile Bertrand excelle dans l'art d'utiliser des « vérités » à saveur christiano-littéraires dont il étaye ses propos, critiques ou théoriques, vérités élégamment formulées qu'il élève au rang d'arguments pour prouver la nécessité du contrôle moral des lectures, mais qu'il ne cherche jamais à justifier, à démontrer. On peut sans doute voir là l'influence de la religion catholique, qui demande à ses fidèles de croire à ses enseignements sans vouloir chercher à comprendre ses mystères. Les exemples de ce vide argumentatif pullulent: «Le beau, en littérature comme dans tous les arts, et comme dans la nature, naît de la rencontre des conditions mêmes de l'ordre: l'intégrité, la proportion et l'éclat. Qu'une de ces conditions manque, l'ordre lumineux», expression adéquate de la beauté, décline⁶⁰. Le beau, «[c]'est donc un ordre lumineux dans les ouvrages de l'esprit, le rayonnement à travers la matière littéraire d'une forme spirituelle, source lumineuse et chantante qui donne la nostalgie des beautés impérissables⁶¹». «Que la littérature ait quelque rapport avec l'ordre, la sagesse, qui le niera⁶²?» Les «œuvres vraiment universelles se caractérisent par leur santé morale, leur sens de l'humain intégral, leur discrétion⁶³». Dans une œuvre, «le mépris de la nature vraie conduit [...] à la *divinisation de la liberté*, qui devient la fantaisie, l'arbitraire, la licence, pur triomphe du subjectivisme, de la sincérité à la Gide⁶⁴». Le lecteur ne peut qu'agréer — ou se rebuter contre — ces formules qui demeurent creuses même lorsqu'elles sont expliquées:

60. Théophile Bertrand, «Propos sur le beau littéraire», *Lectures*, tome I, n° 1, septembre 1946, p. 13.

61. *Id.*, «Critères de la moralité d'une œuvre littéraire», *loc. cit.*, p. 453.

62. *Id.*, «Littérature et humanisme», *Lectures*, tome II, n° 2, octobre 1946, p. 72.

63. *Id.*, «Littérature et "beaux sentiments"», *Lectures*, tome VI, n° 1, septembre 1949, p. 5.

64. *Id.*, «Littérature contemporaine, intelligence et liberté», *Lectures*, tome VII, n° 7, mars 1951, p. 337. C'est l'auteur qui souligne.

Pour employer des termes plus précis, le sens artistique est un habitus intellectuel qui, s'il tire à lui des énergies profondes et s'il manifeste, dans l'acte même de la création, des exigences souvent exclusives, ne suppose pas moins pour son épanouissement intégral une atmosphère de sérénité, d'ordre et de mesure, de même que l'harmonie des puissances⁶⁵.

«Épanouissement intégral», «réalisme intégral», «vérité intégrale», «critique intégrale», «vision intégrale», «beau intégral», «humain intégral», bref le qualificatif est employé à tout vent. C'est pourquoi on pourrait désigner le poids argumentatif des démonstrations théoriques de *Lectures* de «vacuité intégrale» ou art de discourir élégamment avec des assises floues, mais ancrées dans la foi en Dieu et dans la nécessité de purifier les lectures. Il faut bien comprendre que l'«échec» de *Lectures*, au milieu du siècle, signale l'exigence d'un nouveau discours, différent de celui qui s'appuie sur le théocentrisme. En d'autres temps, les principes scandés par *Lectures* auraient peut-être trouvé entendeurs. Mais ces apôtres de la bonne lecture prêchent désormais dans le désert, ou plutôt à une collectivité qui n'appartient plus à son monde.

Il est donc compréhensible que les membres de l'élite intellectuelle québécoise de l'époque ne se soient pas laissé séduire par ces théories «littéraires» chimériques. Cela s'explique sans doute par la disparition du consensus qui aurait auparavant donné une validité aux prémisses avant toute argumentation. Ainsi, l'entreprise de critique littéraire défendue avec ardeur par l'équipe de *Lectures* semble n'avoir pas été vraiment prise au sérieux ni même considérée avec bienveillance. La revue restera donc essentiellement un outil bibliographique pour les bibliothécaires soumis aux diktats moraux des directeurs de conscience, encore influents au Québec, à l'époque de l'après-guerre.

65. *Id.*, «Littérature et humanisme», *Lectures*, tome II, n° 2, octobre 1946, p. 73.